

Mesdames, Messieurs,

Je suis très heureux de vous retrouver ce soir, au moins pour certains d'entre vous, puisque j'ai eu le plaisir de participer à cette belle université populaire l'an dernier, à propos de la psychanalyse et de la singularité du savoir qu'elle a apporté et qu'elle continue d'apporter, et qui transforme donc notre conception du monde par la compréhension que nous pouvons nous faire de l'être humain.

Aussi c'est de ce point de vue, du point de vue de cette compréhension de l'homme que nous avons acquise bien sûr, que je dirai quelques mots à propos de ce thème immense, colossal, de cette problématique inextinguible qu'est celle du pouvoir et de la domination.

Je n'en ferai donc pas une approche politique, économique ou sociologique, dont on vous a probablement entretenu au cours de ce cycle, mais je me situerai du côté de la psychanalyse, cela veut dire du côté du fonctionnement psychique, du fonctionnement psychique tel que Freud l'a découvert et nous l'a transmis.

Car bien évidemment, vous vous en doutez, cette question du pouvoir et de la domination a aussi fait l'objet de la réflexion freudienne, mais pas sur un mode univoque, simple ou unilatéral qui consisterait à répondre à la question « qu'est-ce que le pouvoir ? », non, ce qui l'a interpellé, lui, c'est moins la question du pouvoir *en soi* que celle de la relation à l'autre ou aux autres au sein de laquelle s'exerce ce pouvoir qui assujettit.

Donc ce que je voudrais souligner de l'apport psychanalytique à cette difficile question, c'est cette compréhension de la *dépendance mutuelle* qui existe entre la domination ou le pouvoir et la soumission, ou l'oppresser et l'opprimé ou encore l'exploiteur et l'exploité, ces dernières formulations renvoyant bien sûr aux situations économique - politiques constituant la matière première de l'analyse des économistes, sociologues et philosophes. Et de ce point de vue Marx nous a fourni des analyses décisives et définitives.

C'est donc sur cette dépendance mutuelle que j'insisterai, une dépendance mutuelle qu'avait déjà bien montré sur le plan philosophique quelqu'un comme Hegel avec sa devenue célèbre dialectique du maître et de l'esclave que vous connaissez sans doute pour un certain nombre d'entre vous car elle est très probablement évoquée, du moins je l'espère, dans les cours de philosophie dispensés au lycée.

Ce que montre Hegel précisément, pour aller à l'essentiel de ce qui touche mon propos, c'est que le maître n'est maître que dans la mesure où il est reconnu comme tel par l'esclave, que dans la mesure où l'esclave méconnaît la dépendance dans laquelle le maître se trouve en fait à son égard, et qu'en tant qu'esclave c'est bien lui qui le maintient dans cette position de maître.

Ce pourquoi ce n'est qu'à partir du moment où l'esclave prend conscience — notamment par son travail, sa production, sa transformation de la nature — de la dépendance de ce maître oisif qui ne produit rien, que les choses peuvent changer et les positions se transformer, être dépassées.

Je ne vais pas entrer dans les détails de la pensée subtile et complexe de Hegel à ce sujet, d'autres ici sont plus compétents que moi et ce n'est pas à proprement parler mon propos, hormis pour souligner cette dialectique qui existe et qui opère entre ces deux pôles, constitutive de la relation domination/soumission sur laquelle la psychanalyse a passablement réfléchi.

Ce qu'a d'ailleurs excellemment montré cette fiction cinématographique de Joseph Losey, le film *The Servant*, qui décrit parfaitement cette dialectique entre un maître et son valet qu'instaure la prise de conscience de cette dépendance.

Alors évidemment quand on évoque cette relation domination/soumission et qu'on l'associe à la psychanalyse, on est bien sûr renvoyé imaginativement à cette relation sado-masochique dont elle a beaucoup parlé, celle censée mettre en relation deux sujets, un sadique et un masochiste, bien différenciés.

Alors justement, de ce point de vue, les choses ne sont pas si simples que cela ou pas aussi tranchées même si nous disposons de nombreuses descriptions, à commencer par les romanciers, en particulier le célèbre Marquis, qui a d'ailleurs laissé son nom à cette perversion qu'est le sadisme, puisque vous le savez c'est à partir de son nom que l'on a élaboré la notion. Et il en est de même de la notion de « masochisme » forgée, elle, à partir du nom du romancier et baron Léopold von Sacher-Masoch, un écrivain du 19^{ème} littéralement « à la botte » de ses maîtresses.

Le sadisme et le masochisme sont donc des notions ou des concepts qui ont vu le jour, tous deux, au dix-neuvième siècle, en même temps que la psychanalyse, en particulier avec les sexologues.

Et bien évidemment on trouve nombre de descriptions dans le champ de la clinique psychiatrique, et de la psychopathologie à cette période, Freud se montrant, lui, plutôt attaché à la compréhension de la dynamique psychique qui soutient ces conduites.

Il en est une cependant, due à un psychanalyste contemporain, qui vaut le détour, ce collègue ayant rencontré un brave retraité de soixante-cinq ans qui lui a fait le récit de sa vie, de sa vie amoureuse, de sa vie sexuelle de masochiste.

Précisons toutefois qu'il s'agit d'une personne et d'une rencontre en quelque sorte hors champ psychanalytique, car il s'agit d'un homme qui était allé voir une radiologue pour un petit problème pulmonaire (plus précisément une hémoptysie, restée sans lendemain) et qui, elle, faisant le constat des traces des sévices, mutilations, cicatrices et tortures diverses que cet homme avait subis et endurés et dont son corps portait les stigmates, l'a orienté vers le psychanalyste qui a donc eu deux entretiens avec lui.

Effectivement, quand on lit le compte-rendu de Michel de M'Uzan¹, on est stupéfié : c'est absolument épouvantable, abominable, et l'on est totalement sidéré, dans l'impossibilité de penser la situation car elle dépasse l'imagination, elle dépasse l'entendement, elle dépasse toute mesure par son abomination.

Sans parler de l'inévitable ingestion quotidienne d'excréments, cet homme a notamment eu un sein brûlé au fer rouge, puis transpercé de pointes métalliques et arraché ; on lui a versé du plomb fondu dans le nombril, on lui a découpé des lanières dans le dos pour y passer des crochets afin de le suspendre pendant qu'on le possédait, et je vous épargne le traitement réservé à la sphère génitale... des choses absolument terrifiantes vous le voyez !

Et cet homme était un petit bonhomme qui menait sa vie tranquillement, il était ouvrier radio électricien, apprécié d'ailleurs, qui s'était marié avec une cousine qui elle-même partageait son penchant et ses pratiques et qui est morte très tôt après avoir lui donné une fille.

Cet homme a donc mené cette vie sexuelle très particulière pendant quelques décennies, ayant cessé définitivement ses pratiques vers 45 ans je crois.

Alors ce cas monstrueux nous montre au moins deux choses :

La première, que je me contente de signaler car ce n'est pas notre propos de ce soir, c'est l'énigme que pose le psychosoma, l'*être psychosomatique*, dans sa capacité à supporter des sévices aussi abominables qui, si nous en subissions à peine le dixième, nous mèneraient tout droit aux urgences toutes sirènes hurlantes. Or, il n'y a jamais eu de suppurations, d'infections, de maladies, etc qui auraient succédé à ces séances, et c'est quelque chose qui est et reste totalement énigmatique.

La deuxième, qui est plus directement en rapport avec notre sujet, c'est, comme je le disais au début, que pour appréhender la problématique de la domination et du pouvoir il est nécessaire de le faire sous l'angle de la *relation*, de sa mutualité, de sa dynamique, ou encore de sa dialectique.

Et ce que nous apprend ce cas, ce sur quoi il nous interroge, c'est le fait que si l'on dépasse l'aspect manifeste, phénoménal, descriptif, spectaculaire, on peut se demander au bout du compte, et paradoxalement, qui domine l'autre ? Qui est manipulé par l'autre ?

Parce qu'effectivement lorsqu'on lit les sévices infligés on est frappé par les exigences de plus en plus grandes du masochiste lui-même vis-à-vis de ses bourreaux poussés toujours plus loin, c'est lui qui en demande toujours davantage, jusqu'à se couper, sur ordre bien sûr, un orteil à la scie et limer l'os parce qu'il n'était pas régulier.

¹ « Un cas de masochisme pervers », dans l'ouvrage collectif *La sexualité perverse*, Payot, 1972.

Et ce que dit ce masochiste, c'est que finalement, c'est toujours l'autre, le bourreau qui se « dégonflait » pour reprendre son mot, c'est toujours le bourreau qui renonçait, qui n'allait pas plus loin, qui mettait un terme.

Ce qui, vous le comprenez, pose bien évidemment cette question que j'évoquais à l'instant : Qui domine l'autre ?

Et ce que je voudrais souligner et ce sur quoi je voudrais insister, au delà de ce cas de masochisme pervers, c'est que les positions *manifestes* ne rendent pas compte des positions *latentes* ou encore des positions *psychiques* des protagonistes concernés.

En tous les cas, ce qui nous intéresse nous, particulièrement, c'est pas tant l'aspect phénoménal que la dimension interne, ce qui se passe sur la *scène psychique*, celle des scénarios fantasmatiques, imaginaires, que tout un chacun se forge d'ailleurs lors de la vie amoureuse, ces scénarios qui précèdent et président donc à la vie érotique et en permettent la réalisation.

Alors de ce point de vue, ce que l'on peut dire de la scène psychique, c'est que le sujet en est à la fois le metteur en scène — c'est lui qui bâtit le scénario et le met en scène — mais aussi chacun des personnages qu'il a construits, s'identifiant à chacun des protagonistes de l'histoire.

Ce sont ces mouvements identificatoires qui sont à retenir dans le scénario sado-masochique, c'est cette identification à la position de l'autre et ce jeu identificatoire entre ces deux pôles qui sont constitutifs de la relation sadomasochiste. Pour le dire autrement, tout sadique est aussi un masochiste et tout masochiste est aussi un sadique, du seul fait précisément que ce qui domine, que ce qui préside à cette activité c'est cette identification à la position de l'autre.

C'est un mouvement qui n'est pas réservé à la pathologie et à la perversion, vous le savez bien, car on peut difficilement imaginer dans la vie érotique ordinaire que les pratiques amoureuses courantes ne se soutiennent pas de positions fantasmatiques partagées, de ces identifications à l'autre dans ce qu'il lui propose, impose ou fait subir.

Alors vous le voyez, les choses deviennent très vite très compliquées, et elles le sont dans la mesure où, et c'est bien évidemment une découverte freudienne, cette scène mentale se voit occupée par une pluralité de personnes : « le moi n'est rien de simple, il existe une pluralité de personnes psychiques » disait déjà Freud dans les années 1895, montrant par la suite que leur édification à l'intérieur du moi s'opérait au cours du développement libidinal, du développement psychoaffectif et de la structuration psychique, donnant lieu à ce qu'il appellera des « instances », constitutives de l'appareil psychique.

De ce dernier Freud a d'ailleurs proposé un modèle, une représentation spatiale, en le montrant comme étant constitué d'espaces différenciés, distinguant le moi du ça ou encore du surmoi ou de l'idéal du moi qui en serait une substructure.

Nous faisons tous d'ailleurs l'expérience subjective de ces espaces différenciés, de l'existence de ce ça ou de ce surmoi, au travers des conflits qui, inévitablement, rythment notre existence et peuvent être parfois fort douloureux, notamment sous la forme de cet éprouvé qu'est la culpabilité, le sentiment de culpabilité, car c'est bien devant soi-même que l'on se sent d'abord coupable, même si ce peut être devant des tiers. Ce qui est d'ailleurs le cas du petit enfant qui se sent d'abord coupable devant ce tiers interdicteur qui peut être le parent, plus facilement le père, avant que d'en intérioriser les interdits.

En évoquant cela on est au cœur de la construction de ces instances car elles se constituent au cours de l'histoire du sujet, par intériorisation donc, à partir des relations que l'enfant entretient avec les personnages fondamentaux de son existence que sont les parents, dont il est totalement dépendant, vitalement dépendant, et ceci pour un long temps. Pour l'enfant en effet, les parents sont des êtres majestueux, omnipotents et omniscients, et il ne peut que s'efforcer de s'en faire aimer et de bénéficier de leur soutien et de leur protection s'il ne veut pas sombrer dans la déréliction. Et vous le savez, la crainte de perdre l'amour, avec celle de la punition, est un ressort majeur de l'éducation.

Il est important de prendre en considération l'existence de cette dépendance, de sa nature, de ses contenus, de ses transformations, de la qualité des personnes qui sont impliquées dans cette relation de dépendance puisque celle-ci constitue le creuset dans lequel va se forger la personnalité. Et c'est ce que souligne Freud en démontrant que les processus identificatoires sont au fondement de notre personnalité car ils en sont la matière même : nous nous identifions en empruntant, en faisant nôtres des traits, des qualités, des valeurs, des conduites, des positions qui appartiennent d'abord à d'autres, et en particulier à ceux dont nous sommes dépendants. Il ne s'agit donc pas là de « faire comme », ce qui est le propre de l'imitation, car ici le processus n'est pas intentionnel, volontaire, mais inconscient.

Bref, nous nous identifions, de sorte qu'un certain nombre de personnages internes peuvent habiter notre psyché, voire hanter notre psyché et se montrer eux-mêmes pleins de pouvoir, exercer une emprise à l'égard de ce que nous sommes, et notamment à l'encontre de ce que nous voulons consciemment.

Je vais vous en donner un exemple sans quitter cet immense domaine de l'amour dont je vous ai brossé quelques excès tout à l'heure, ceci afin de vous rendre sensible au fait que l'on peut être sous la domination de personnages internes, en particulier de ces personnages qui appartiennent à notre passé, auxquels on est resté fixé ou, pour le dire autrement, qui n'ont pas été suffisamment désinvestis.

Il s'agit de Madame Z., une patiente qu'un collègue a pris en charge il y a quelques décennies et dont il a publié une vignette. Je vous la lis :

« Madame Z. est une jeune femme qui a vécu une enfance très pénible au sein d'une famille perturbée par un père alcoolique violent. Elle fuit très jeune cette famille, avec le rêve de rencontrer un jour un garçon en tout point opposé à l'image de ce père. En fait, elle "tombe", suivant son expression, sur un homme alcoolique qu'elle épousa cependant, et qui tout de suite se mit à la frapper avec violence. Cette union fut de courte durée, et après une petite phase dépressive, Madame Z. s'éprit d'un ancien tuberculeux à la fois très passif et très abandonné qu'elle aida à se réadapter progressivement à une vie sociale plus active.

« Mais cet homme, sobre jusqu'alors et qui ne paraissait pas violent, se mit progressivement à boire puis à frapper la malheureuse, jusqu'à ce que cette seconde union se rompe. C'est alors qu'elle présenta un état dépressif important nécessitant son hospitalisation, et une postcure qui nous permit de la suivre ultérieurement.

« Dès sa sortie de l'hôpital, elle tenta toute une série d'aventures successives, toutes décevantes, stéréotypées, mais qu'elle renouvelait chaque fois pour oublier la précédente ; cela jusqu'à ce qu'elle rencontre enfin un homme qui lui donna toute satisfaction et la stabilisa sans effort dans son choix. C'était un ancien combattant d'Indochine, entré dans la Police, passionné de judo et de boxe, grand amateur d'histoires corsées et de scènes violentes où il était toujours question de coups. C'était cependant un très "gentil garçon" selon les apparences et en tout cas très épris d'elle. Les nombreux traits sadiques de la personnalité de ce garçon étaient en général assez contrôlés et s'exprimaient beaucoup plus en fantasmes que dans la réalité. Mais sa femme était bien cependant l'objet fantasmatique de ses désirs sadiques, puisque dans les préludes amoureux, il évoquait souvent le désir de la frapper sans cependant passer à l'acte. C'est seulement avec cet homme qu'elle commença à éprouver ses premières satisfactions sexuelles, dans ce seul contexte, alors qu'elle était restée jusque là toujours frigide². »

Vous le voyez, cette observation illustre parfaitement ce que je vous disais à l'instant de cet attrait pour un autre en référence à un personnage du passé, à une image parentale, ici l'image paternelle, et ce qui est remarquable ici, qui illustre ce déterminisme inconscient dont Freud a fait la démonstration, c'est que ce « choix d'objet » comme on dit en psychanalyse pour signifier le choix amoureux d'un autre en tant que sujet, ce choix s'est effectué en référence *négative* dans son projet conscient, mais en référence *positive* sur le plan de ses attitudes inconscientes, car la conduite de cette jeune femme l'a amenée à établir des unions successives avec des hommes de caractère sadique, et cela malgré sa volonté consciente. Mieux

² J.-G. Lemaire, *Le couple, sa vie, sa mort*, Payot, 1982, p. 57-58.

encore, elle s'est montrée capable, bien malgré elle bien sûr, de réveiller chez ses partenaires leurs dispositions sadiques latentes alors même qu'ils ne les présentaient pas jusque là.

On a là une figuration possible du célèbre *complexe d'Edipe*, car ce dont il est question c'est de fixation inconsciente à un personnage parental, père ou mère, fixation qui comme vous le voyez pour Madame Z vient tracer et infléchir son destin.

Freud évoque bien évidemment nombre de fois cette situation rencontrée dans la clinique, massivement à l'œuvre dans les intrigues romanesques par exemple, parfois sous des formes moins directement sentimentales. Il avait notamment écrit, en 1916, un petit article intitulé « Quelques types de caractère dégagés par le travail psychanalytique³ », dans lequel, à côté du portrait des « criminels par conscience de culpabilité », ces criminels dont précisément le crime vient apaiser l'oppressant sentiment de culpabilité en lui donnant figuration, il évoquait aussi « ceux qui échouent à cause du succès », c'est-à-dire les personnes qui, au moment même où elles réalisent leur projet, leur but, leur souhait tant désirés, tombent « malades » si je puis dire, et échouent. Freud évoque ainsi plusieurs de ces cas dont la psychanalyse est familière, notamment celle de cet « homme hautement respectable qui, membre lui-même de l'enseignement supérieur, avait des années durant nourri le désir « de devenir le successeur de son maître, lequel l'avait lui-même initié à la science. Lorsque à la retraite de cet aîné, les collègues lui firent avoir que nul autre que lui n'était choisi comme successeur, il commença à devenir hésitant, diminua ses mérites, se déclara indigne d'occuper la place qu'on lui destinait, et sombra dans une mélancolie qui l'écarta pour les années suivantes de toute activité. » (pp. 147-148).

Quant aux exemples romanesques qu'il développe, il s'agit notamment d'une héroïne d'une pièce d'Ibsen — Rosmersholm —, dans laquelle Rébecca Gramvick, jeune femme libre penseuse qui est admise à la résidence d'une famille noble assez rigoriste, se voit saisie « du désir sauvage et insurmontable » d'être aimée du maître des lieux, le pasteur Johannes Rosmer dont la femme Beate est quelque peu malade et sans enfants.

Mais je n'insiste pas davantage et vous laisse découvrir cette histoire et la magnifique analyse qu'en fait Freud dans l'article cité, même si vous en devinez la fin.

Vous le voyez : la problématique du pouvoir et de la domination, pour la psychanalyse, se pose d'abord et fondamentalement au cœur du sujet lui-même, plus précisément au cœur de sa psyché, une psyché complexe, hantée par des personnages du passé, mais une psyché différenciée aussi, en différentes instances qui, si elles sont issues elles aussi de la fréquentation des personnages de l'enfance et des processus identificatoires qui s'y déroulent, sont toutefois des instances dépersonnalisées, anonymes, à

³ « Quelques types de caractère dégagés par le travail psychanalytique » (1916d), in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, 1985, pp. 140-171.

l'instar du surmoi, cette instance interdictrice qui impose ses interdits, ses contraintes et ses obligations qu'il nous fait bien respecter si l'on veut être en paix avec soi-même.

Sous ces aspects, l'expérience de Stanley Milgram est particulièrement édifiante. Sans doute connaissez-vous le livre déjà ancien de ce psychosociologue américain, intitulé *Soumission à l'autorité*⁴ (1974), dans lequel il expose sa recherche, laquelle consiste en une expérimentation contrôlée de la capacité des sujets tout-venant à se soumettre à des ordres venant d'une personne représentant ou incarnant une autorité, c'est-à-dire un pouvoir. On trouve d'ailleurs la reproduction partielle de ses expériences tout aussi épouvantables que spectaculaires dans le film d'Henri Verneuil, *I comme Icare*, sorti en 1979, avec Yves Montand dans le rôle principal. Et je crois même qu'il y a une émission de télévision qui s'en est inspirée il y a trois ou quatre ans.

Je vous en rappelle le dispositif et l'idée. L'idée du chercheur c'était d'étudier l'obéissance en créant une situation artificielle, en laboratoire, dans laquelle une personne donne l'ordre à une autre d'accomplir une action observable et de noter le moment et les circonstances où il y aura soumission ou révolte. En l'occurrence il s'agissait, pour le sujet λ , tout venant, participant à l'expérience, d'infliger sur ordre une punition de plus en plus sévère à un autre sujet dont les capacités d'apprentissages étaient évaluées, un sujet victime donc mais bien évidemment complice, lui, de l'expérimentateur.

Quant à la punition infligée, il s'agissait de décharges électriques dont l'intensité augmentait graduellement, allant de quinze à quatre-cent-cinquante volts, en fonction des erreurs commises au cours du test, chaque erreur supplémentaire entraînant une augmentation de la décharge d'une quinzaine de volts.

Au sujet de la théorie/prétexte justifiant l'administration de décharges électriques, la pédagogie en somme, elle soutenait que le sujet apprend correctement quand il sait que toute erreur lui attirera une punition, comme on le prétend d'ailleurs encore aujourd'hui avec les châtiments. Aussi fallait-il le vérifier « scientifiquement », mais ce n'était pas l'objet de l'expérimentation bien sûr !

Enfin, pour ce qui est du dispositif proprement dit, la « victime-complice » était installée, sanglée sur une chaise s'apparentant à une chaise électrique, tandis que le sujet se tenait devant un tableau de commande de trente manettes, chaque groupe de quatre manettes étant assorti des mentions suivantes : choc léger, choc modéré, choc fort, choc très fort, choc intense, choc extrêmement intense, Attention : choc dangereux et enfin les deux dernières manettes étaient simplement notées XXX. Bref, le dispositif ne laissait aucun doute sur la douleur infligée et la dangerosité de l'expérience, que l'expérimentateur avait pour mission de prolonger en incitant les sujets qui, devant les plaintes, cris et hurlements des victimes au cours de l'expérience, se tournaient vers lui pour savoir s'ils devaient continuer à administrer des chocs.

⁴ *Soumission à l'autorité*, Calmann-Lévy, 1974.

Ces incitations, fermes, n'en restaient pas moins assez neutres et courtoises, allant de « Continuez, s'il vous plaît », « L'expérience exige que vous continuiez » et « Il est absolument indispensable que vous continuiez », jusqu'à « Vous n'avez pas le choix, vous devez continuer » Et si le sujet refusait d'obéir à la quatrième incitation, alors l'expérience prenait fin.

Vous aurez bien évidemment anticipé le résultat global de cette expérience que synthétise Milgram en soulignant, je le cite, « qu'avec une stupéfiante régularité, de braves gens se sont pliés sous nos yeux à toutes les exigences de l'autorité et ont accompli des actes d'une cruauté incroyable. Le prestige de l'autorité, la limitation de leur champ de perception, l'acceptation aveugle de la situation telle qu'elle a été définie par l'expérimentateur, ont suffi pour amener des citoyens honnêtes et conscients de leurs responsabilités dans la vie quotidienne à se conduire en bourreaux. »

Vous le voyez le problème du pouvoir et de la domination nécessite que l'on considère bien sûr la position du dominateur revêtu ici des oripeaux de l'autorité scientifique du chercheur, mais que l'on considère aussi et surtout, simultanément, la position du dominé qui accepte, supporte ou refuse celle du pouvoir empruntant les traits du savant, du leader ou du chef, se transformant lui aussi en oppresseur. Car c'est bien lui qui impose ou inflige ces sévices électriques.

Milgram assortit d'ailleurs son livre du témoignage donné à la télévision d'un soldat américain lors du tristement célèbre massacre de My Lai au cours de la guerre du Vietnam, pour qui tuer des dizaines, si ce n'est des centaines d'hommes, de femmes, d'enfants et de bébés ne lui avait guère posé de problèmes de conscience, obéissant aux ordres venus d'un supérieur ayant reçu des ordres et donnant à son tour ces ordres à ses subordonnés qui, pauvres trouffions, déchargeaient leur haine avec leur M 16.

On le voit, et on le soulignera encore : si de semblables comportements répondent à des ordres auxquels le sujet est soumis ou se soumet, ce que l'on voit moins c'est qu'ils sollicitent tout autant chez ce même sujet des positions de pouvoir et de domination par lesquelles s'exerce et se satisfait bien sûr la dimension agressive, sadique, de la pulsion, celle précisément sur l'inhibition de laquelle la culture/civilisation a pu s'édifier. Freud l'a bien montré, en particulier à propos de la guerre dans les années 1915/1916, mais aussi encore, plus tardivement, en 1929 avec sa belle réflexion intitulée *Malaise dans la culture*, connue aussi sous le titre *Malaise dans la civilisation*.

Alors, bien évidemment, c'est en sociologue, ou en psychosociologue que Milgram a tenté de répondre à l'énigme de semblables comportements qui font que les sujets vont se conduire autrement qu'ils ne le feraient dans une situation individuelle ordinaire. Cependant non seulement il le fait sous le seul angle de la soumission, ce qui à vrai dire était son propos, mais de plus, dans son « analyse des causes de l'obéissance », il ne se montre pas, à notre sens, en mesure d'en saisir les fondements derniers, sauf à évoquer des dimensions telles que « la hiérarchie comme facteur de survie du groupe », se référant de plus à une prétendue « potentialité d'obéissance innée » que la situation viendrait actualiser, ou encore à des

« structures innées » et au modèle de la cybernétique pour justifier la transformation de l'individu lorsqu'il est en groupe. Ce qui, vous en conviendrez, est notoirement insuffisant ou, à tout le moins, n'explique rien.

Pourtant Freud n'avait pas manqué de s'interroger sur ces questions, en particulier sur les ressorts psychiques qui font que des individus, des groupes et des nations manifestent à l'occasion cette tendance non seulement à se ranger sous l'autorité d'un tiers, tant au plan interindividuel que collectif, ce qui en soit n'a rien de pathologique et signe l'un des aspects de la vie collective, mais encore et surtout à se soumettre, voire à en accepter les diktats, les exigences, y compris lorsque ces exigences vont à l'encontre de leur propre conservation ou sauvegarde, mais aussi à adopter des comportements et à accomplir des actes que bien évidemment seuls ils n'accompliraient jamais !

Dès 1921, dans son essai « Psychologie des foules et analyse du moi⁵ » il avait parfaitement montré les ressorts psychiques qui sont mobilisés dans les situations groupales, en analysant notamment ces foules artificielles que sont l'Église et l'Armée. Et pour ce faire, il n'était point besoin de recourir à un « instinct grégaire », comme le fait encore Milgram, un instinct qui serait actualisé dans les situations collectives comme l'évoquaient déjà plusieurs chercheurs de l'époque. Pour lui les conduites singulières, extrêmes, immorales, destructrices dont témoigne l'individu pris en groupe, s'expliquent uniquement par les données de la psychologie individuelle, cette psychologie individuelle étant d'emblée une psychologie sociale dans la mesure où l'autre est toujours déjà là, toujours présent ainsi que j'espère vous l'avoir montré.

Freud s'intéresse donc aux masses, aux mouvements de foule, à ces mouvements qui ne sont pas réservés au domaine politique, mais se manifestent tout autant avec les grandes institutions, ou encore dans le domaine sportif ou dans celui des arts, si l'on veut bien penser aux fans ou aux groupies.

Et ce qu'il constate, et d'autres aussi, c'est non seulement une « baisse du rendement intellectuel » comme il dit, à savoir une diminution de l'usage de l'intellect, de la raison, du sens critique, mais encore une *exaltation des affects*, de l'expression affective.

Une expression affective bruyante qui se manifeste, vous le savez bien, par ce sentiment de *fraternité* partagée qui fait taire toutes les différences, qui met entre parenthèses ce que Freud appelle le « narcissisme des petites différences », c'est-à-dire cette tendance qui se manifeste dans le fait que des gens puissent se disqualifier, s'opposer, rivaliser alors que par ailleurs ils sont si semblables. C'est le cas des nations, si l'on veut bien regarder les Belges et les Français, ou encore les Espagnols et les Portugais, mais c'est aussi celui des provinces ou des départements si l'on veut bien regarder cette fois le 76 et le 27, ou encore des familles lorsqu'elles sont contraintes de s'unir autour d'un mariage. Bref, ce narcissisme des

⁵ « Psychologie des foules et analyse du moi » (1921), in *Essais de psychanalyse*, pbPayot, 1981, pp. 117-218.

petites différences est à l'œuvre partout, mais se voit exceptionnellement suspendu, mis entre parenthèses, dans les groupes ou les masses.

Cependant, cette expression affective se manifeste encore autrement, en particulier par l'*idéalisation* du leader, du chef ou du héros — de l'autorité — ainsi qu'en témoigne l'histoire avec ces personnages comme Napoléon ou Hitler. Ce que montre Freud, c'est que cette idéalisation repose sur une *illusion*, sur l'illusion d'être aimé du meneur et que le meneur aime ses fidèles, ses troupes ou ses fans de manière égale. C'est cette illusion qui rend possible la fraternité, l'identification des individus de la foule entre eux qui les amène à se considérer comme des frères. Et ce n'est pas pour rien que Napoléon connaissait le nom de chacun de ses grognards, ainsi que leur situation de famille et le prénom de chacun de leurs enfants, s'enquérant de leur devenir et de leur santé lorsqu'il passait régulièrement ses troupes en revue. Et il suffit de regarder aujourd'hui les techniques des politiques, les bains de foule en particulier, les effets du serrement de mains ou le déplacement local, pour voir que cela fonctionne bien. Le meneur ne doit être ni trop loin, ni trop proche s'il veut maintenir son statut de leader, tout en manifestant une attention bienveillante.

Freud nous a donc livré des analyses remarquables sur la psychologie des foules ou des masses, en nous en dévoilant la structure libidinale, l'*organisation libidinale*, celle sur laquelle elles reposent et fonctionnent. Ce qu'il montre en effet quant à cette structure, c'est le double investissement — vertical et horizontal — qui la parcourt : chez les individus composant une foule, les uns et les autres ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi et du même coup se sont identifiés dans leur moi.

Vous le voyez, on retrouve là ces fameuses instances dont je parlais tout à l'heure, ces instances constitutives de notre appareil psychique qui, s'il est doté d'un surmoi, l'est également d'un idéal du moi, c'est-à-dire de ce que l'on peut entendre comme le modèle auquel on aspire ou auquel on cherche à se conformer, c'est ce que l'on souhaite atteindre et qui serait en mesure de satisfaire notre narcissisme. Car cet idéal du moi c'est le substitut du narcissisme perdu de notre enfance, de ce temps au cours duquel nous étions à nous-mêmes notre propre idéal, et c'est aujourd'hui cette instance intrapsychique qui sert au moi à apprécier ses réalisations effectives, ou, pour être plus précis à propos de cette dynamique intrapsychique, c'est le surmoi qui évalue le moi à l'aune de son idéal. C'est cela le jeu interinstanciel constitutif de la dynamique intrapsychique.

Et c'est encore cet idéal qui permet de rendre compte de la fascination amoureuse, de la dépendance à l'égard de l'hypnotiseur ou de la soumission au meneur comme nous venons de le voir : c'est le fait que chez le sujet une personne étrangère — hypnotiseur, chef ou amoureux — est mise à la place de son idéal du moi.

Alors on peut s'interroger avec Freud sur la provenance cette illusion d'être aimé du chef ou du meneur, laquelle masque précisément ce désir d'être aimé du père dont elle dérive, nous renvoyant une

fois de plus à l'enfance, aux premières relations que le petit d'homme a pu nouer avec ces personnages essentiels que sont les parents, dont il importe de ne pas susciter le courroux et d'être aimé. Ce pourquoi d'ailleurs, comme vous pouvez le constater dans certaines situations familiales, frères et sœurs ont tôt fait de renoncer à leurs rivalités et à leurs querelles afin de continuer à bénéficier de l'amour paternel.

La constance d'un tel modèle dont témoigne l'histoire de l'humanité, sa permanence dans les groupes humains, a incité Freud à élaborer le fameux *mythe de la horde primitive* dans lequel un père despote, tyrannique, s'octroyant toutes les privautés, satisfaisant ses pulsions sans retenue et usant de la terreur pour maintenir son pouvoir, régnait en maître sur le clan jusqu'à ce que le peuple des frères opprimés, frustrés, se révoltent et le tuent afin de pouvoir jouir de ses privilèges. Mais, pris de remords, écrasés par la culpabilité, ils y renoncèrent et fondèrent la première organisation sociale.

C'est en effet le renoncement, le *renoncement partiel à la satisfaction pulsionnelle*, à la satisfaction pulsionnelle directe qui est au fondement de la civilisation ; c'est sur cette renonciation que celle-ci a pu se bâtir, et l'histoire montre que ces appétits, ces mouvements pulsionnels, ne sont pas éteints pour autant, ils restent très actifs dans la psyché et le monde le montre quotidiennement : il suffit de fort peu de choses pour qu'ils se déchaînent et tentent de se donner libre cours, en particulier il suffit que l'individu se voit doté de quelque pouvoir pour que la tentation réapparaisse de les satisfaire, la presse nous en apporte des témoignages quasi quotidiens.

C'est que l'être humain est fondamentalement un être pulsionnel mû par ces pulsions sexuelles et agressives qui le constituent et qu'il tente de satisfaire tant qu'il ne rencontre pas de limites ou d'obstacles à leur réalisation. Des limites ou des obstacles qui sont d'abord externes, individuels, incarnés par d'autres individus dont l'internalisation les constituent en limites internes relayées et soutenues par les limites institutionnelles. Sans ces limitations nécessaires mais pas toujours suffisantes, la barbarie aurait tôt fait de faire retour.

Vous l'aurez compris, si l'humanité témoigne de l'existence de deux genres, masculin et féminin, il n'en existe qu'une seule espèce, et ce sont les conditions sociales, économiques, qui en font une répartition en dominant/dominé ou exploiteur/exploité qui n'a rien de nécessaire et d'inéluctable. Il n'y a là aucune cause naturelle qui justifierait qu'il en soit ainsi, et c'est assurément l'une des grandes leçons de ce spécialiste de l'âme humaine que fut Freud d'avoir montré l'universalité des processus psychiques qui la gouvernent ou, pour parler comme Montaigne, d'avoir montré que « chacun porte en soi la forme entière de l'humaine condition ».

Je vous remercie.